

tre une prière à la supérieure, témoigner même un désir, elle souffrait de l'obligation de l'enseignement. Son cœur l'entraînait vers la vie contemplative; elle avait besoin de silence, et son âme, en dépit d'elle-même, alourdissait ses ailes du tapage des enfants, à l'accomplissement d'une tâche régulière et pénible. L'ersonne ne soigna plus qu'elle l'instruction des enfants qu'on l'avait appelée à diriger, nulle n'en dut souffrir davantage. Elle ne s'en était encore ouverte à personne ; Stylite reçut cette première confiance avec reconnaissance et respect, ce qu'elle apprenait de la vocat on de plus en plus haute de cette grande âme la transportait d'admiration et de joie.

Il lui semblait d'ailleurs qu'une fois mère Sainte-Madeleine sortie de ce couvent, l'âme vivante en serait envolée.

Comme elles s'entendaient, la maîtresse élevée déjà dans les voies du Seigneur, l'élève aspirant à la suivre, évoquant l'esprit de flamme, avide de monter, que ce fut au Calvaire ou au Thabor, pourvu qu'elle fut sûre d'y trouver Jésus-Christ.

Elle goûta pendant les derniers mois de ses études un bonheur relativement complet. Elle savait que dure devait être son épreuve, mais elle en attendait la fin avec la sérénité confiante de la foi.

Mère Sainte-Madeleine ne la quittait presque plus.

Elle avait à achever de former l'âme de cette enfant qui allait, en raison même de sa valeur, se trouver exposée à des dangers plus grands, sans connaître le monde par expérience, elle l'effrayait en lui parlant de ces dangers.

Il y eut un testament de tendresse fait par mère Sainte-Madeleine pour la triste et chère Stylite, et la jeune fille dûit partir... elle partit...

XII

Toutes les douleurs n'ont point été racontées.

Celle de Stylite tenait à un ordre de choses tellement intime, qu'il faudrait prendre son cœur fibre à fibre pour l'analyser. Quand elle ôta de son front la dernière cou-